2e Année. — N° 76 — DEUX RONDS — Du Dimanche 18 au 25 Octobre 1896

LA SOCIALE

Paraît tous les Dimanches

ABONNEMENTS France { Un an ..... 6 f » Six mois..... 3 » Trois mois 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION
15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS Extérieur { Un an ..... 8 f » Six mois..... 4 » Trois mois..... 2 »

La Résurrection DU PÈRE PEINARD

Réflecs d'un Gniaff

BONNE NOUVELLE!

Eh oui, les camaros, ainsi que vous le dit la manchette du canard, le Père Peinard ressuscite.

Pour les copains qui lisaient La Sociale ce ne sera pas un événement épastrouillant, attendu qu'ils pouvaient déjà se rincer l'œil des réflecs du vieux gniaff.

Mais, c'est les autres : les pleins-de-truffes, les bouffis et les charognards de la haute, tous les sacripants qui vivent aux crochets du populo qui vont faire une gueule.

Qu'ils en fassent leur deuil, les salauds. Leur dépit ne changera rien à la chose. C'est comme ça !

Et puis, c'est bien le tour des bons bougres de les canuler un brin : ils nous ont assez scié le dos avec leur petit père tsar, tous ces temps-ci.

Maintenant que leur empereur est en train de sucer la pomme à Guillaume-le-Teigneux, pourquoi donc, à son tour, le Père Peinard ne ferait-il pas son apparition?

A dire vrai, y a un sacré bout de temps que ça me démangeait de m'armer de mon tire-pied pour chatouiller gentiment, bien en douceur, — comme qui dirait avec une plume de paon, — toute la chameaucratie qui nous embrenne.

C'est le tsar qui m'a définitivement décidé!

Quand j'ai vu une si faramineuse inondation de lampions, un si gondolant déballage de linges tricolores aux fenêtres, je me suis dit :

« Mon vieux Peinard, c'est l'instant de montrer ton blair! Ecoute, on gueule « Vive l'Empereur! » C'est y de Badingue qu'il s'agit, ou bien de Félisque numéro un? »

Evidemment, c'est pas de Badingue : cette mauvaise graine a fini de grainer.

Ce serait donc de Félisque ?

Oh là là, chaleur! Le tanneur à la manque voudrait-il se faire couronner d'un pot-de-chambre?

Peut-être,... puisqu'il paraît que tous les goûts sont dans la nature.

Or donc, bibi a ruminé : « Puisque c'est ainsi, pourquoi ne passerais-je pas ce mirliflor à l'astique? Ça lui adoucirait le cuir... L'occase est trop propice pour que je ne l'agriche pas aux cheveux. Or donc, je vas me rebombarder journaleux en plein! »

Et voilà, les camaros, c'est pas plus malin que ça.

La semaine prochaine, vous pourrez vous payer les réflecs du père Peinard dans une feuille à son enseigne.

—o—

C'est pas l'ouvrage qui manquera!

Justement, voici que les bouffe-galette vont radiner à leur Aquarium.

A huit jours près, nous faisons notre rentrée de compagnie, — et c'est une puante compagnie que la leur! On n'y rencontre que chéquards, monteurs de coups et marloupiers.

Aussi aurai-je bougrement soin de ne fraver avec eux que du bout de mon tire-pied, — juste assez pour leur fourrer le blair dans leurs salopises.

Leur turbin, on le connaît trop : ils vont s'atteler en flemmards à leur maudite besogne : la fabrication des lois.

Si encore ces bougres-là posaient leur chique et faisaient les morts d'un bout de l'an à l'autre, — quoique le mal serait grand, il ne serait pas aussi pire. Mieux vaudrait les gaver à rien foutre qu'à nous faire des misères.

Car le populo ne vit pas de lois, — il en crève!

Moins on a de lois sur le râble, plus on est heureux.

Voilà ce que le père Peinard ne se lassera pas de rengaîner : il appuiera bougrement sur cette chanterelle et c'est avec un vrai beurre qu'il fichera en lumière la kyrielle de dégoûtations et d'horreurs dont nous sommes redevables à la gouvernance.

Et cela afin que les bons bougres s'entrent dans le siphon et se familiarisent avec l'idée galbeuse de vivre sans lois et sans faiseurs de lois.

Le Père Peinard.

AUX CAMARADES

C'est la semaine prochaine, c'est-à-dire le dimanche 25 octobre, que reparaîtra le Père Peinard.

Comme devant il sera hebdomadaire, coûtera **deux ronds** *et aura huit pages, dont sept de texte et une de dessin.*

Quoi, le format actuel de La Sociale.

Le Père Peinard *sera en vente dans tous les kiosques et chez tous les marchands de journaux de Paris vendredi matin; en province, les dépositaires le recevront le vendredi; au plus tard, dans les centres éloignés, le samedi.*

La Sociale *lui cède gentiment la place et suspend sa publication; ses abonnés seront servis par le* Père Peinard.

—o—

A l'occasion de la résurrection du Père Peinard, *il va paraître une affiche du* Père Peinard *au Populo. Elle sera affichée en tous lieux, en assez grand nombre.*

Pas assez pourtant, car il faudrait pouvoir en placarder à profusion !

Pour remédier à cette pénurie, les camarades qui ont le Père Peinard *à la bonne et qui voudront placarder des affiches en question pourront, dès lundi, s'en procurer aux bureaux, 15, rue Lavieuville. Les affiches leur seront délivrées à l'œil et ils n'auront à payer que le timbre exigé par le gouvernement, soit six centimes par affiche.*

Les camarades de province qui voudront en placarder dans leur patelin, — afin que le nez des pleins-de-truffes de la région s'allonge — n'ont qu'à envoyer à la même adresse, la galette pour le nombre d'affiches qu'ils désirent. Soit, pour 10 affiches 0,60 centimes; pour 50, 3 francs: pour 100, 6 francs.

—o—

D'autre part, les vendeurs et les dépositaires sont priés de faire connaître au plus vite le chiffre d'exemplaires qu'ils désirent recevoir du premier numéro du Père Peinard *— et aussi quel nombre d'affiches ils peuvent faire coller.*

Les bureaux du Père Peinard, *restent 15, rue Lavieuville, Montmartre, Paris.*

Finie la revue, terminée la parade du camp de Châlons! — Et c'est grand dommage! Y a eu, pour les chieurs d'encre, matière à tartiner dur et ferme. Des pisseurs de copie en dèche ont pu se requinquer un tantinet, grâce aux vieux clichés chauvins qu'on a sortis une fois de plus :

— La revue! une revue de 80,000 hommes! — Des régiments en ligne marchant crânement, cadençant le pas, le jarret tendu, le front haut!... Des étendards, des drapeaux s'inclinant devant *Sa Majesté!* La revue! Des tirailleurs, des zouaves, des lignards, des vitriers... puis aussi, quel ensemble de guêtres! Et la cavalerie donc! Ces fiers escadrons défilant au galop,... ces spahis dans la charge, accroupis sur leur monture, le sabre haut, le burnous rouge déployé, flottant au vent, les auréolant, pour ainsi dire, d'une pourpre sanglante!

La revue! 80,000 hommes faisant la pige à la géométrie : rangs tracés au cordeau, carrés irréprochables, — et tout ce monde — qui sera offert en holocauste à la première occasion — défile dans le tonnerre des caissons, des affûts, des attelages!...

Heureusement il a tombé de la lance, dur et ferme.

Il a plu, pire que vache qui pisse!

Quelle veine! ça a douché les enthousiasmes des chauvins.

De ce bouillon qui tombait du ciel sur le casaquin de ces foultitudes, les quotidiens n'en ont pas pipé mot, — ils ont « oublié. »

Pourquoi? C'est y que le protocole s'oppose à ce qu'un empereur reçoive une averse sur le râble?

—o—

La revue!... Les troubades auraient voulu la voir aux cinq cent mille diables.

« C'est nous, se disaient-ils, la rage au ventre, qui, si on était libres, ne serions pas assez cruchons pour aller reluquer un tel spectacle... »

Et tandis que la bêtise de la foule badaude s'alliait au crétinisme féroce des galonnés, loin du camp de Châlons, culottes de peaux et vétérinaires faisaient des leurs et se payaient quelques carcasses de « treize jours. »

De ces victimes, les quotidiens n'en ont guère parlé.

De la foutaise! comparé au défilé des 80.000 troubades processionnant sous le nez de l'empereur-dieu.

—o—

C'est d'abord Baudouin, territorial au 2e lignard; attigé d'une angine de poitrine il s'amène à la visite et croit bon d'exhiber un certificat d'un docteur civil.

— De quoi ? s'est foutu à brailler le vise-autrou, un médecin civil délivrerait un certificat à un troubade. Et les majors alors, quoi qu'ils foutraient ?... Des pékins s'occupant de l'armée, en voilà une mode, scrognieugnieu! N'êtes pas malade soldat Baudouin, ferez votre service !

Oh, il n'était pas malade du tout, le soldat Baudouin : le lendemain il tombait dans les rangs !... On le porta à sa chambre, de là à l'infirmerie où il cassa sa pipe dans la nuit.

Va-t-on procéder à une enquête, — à une « minutieuse » enquête ?

Ouais, des dattes, mon colon ! Ce n'est qu'un soldat de moins... une mauvaise tête qui a fait exprès de dévisser son billard pour mettre le major dans son tort. Donc, ça lui vaudra de l'avancement! Et ce médicastre bâté tire des plans sur son décalitre pour y faire ajuster un liséré d'or en plus.

—o—

De Lille, passons à Oran : Dye, réservoir au 12e régiment d'artillerie, gravement atteint d'anémie palustre se présente à la visite du major Cassedebat qui l'exempte de vingt-quatre heures de service.

Quelques jours après, le 30 septembre, Dye se fait porter malade à nouveau. Il n'était plus qu'une ombre et sa tronche verdâtre prouvait qu'il s'en allait.

Lorsque le major le vit rappliquer, il lui gueula :

— Comment, encore vous ? Vous vous foutez de moi, est-ce pas ?

Et comme le pauvre fieu insistait, disant qu'il se sentait fatigué, comme paralysé et secoué de frissons, le vétérinaire le menaça d'une punition et le renvoya avec la mention : « Peut faire son service ! »

Dye essaya de faire le jacques comme les camarades. Il dut s'aliter, les forces lui manquant. Dans la nuit, vers trois heures du matin, il gémissait si fort que ses camarades s'empressèrent autour de son plumard et réclamèrent le docteur.

Peine inutile! Quand l'illustre Cassedebat fit son apparition sa victime avait passé l'arme à gauche.

—o—

Quand ce ne sont pas les vise-au-trou, ce sont les gradés qui martyrisent les troubades.

A Corme, au 101e lignard, huit hommes vont à la visite du docteur. Deux sont signalés bons à évacuer à l'hôpital.

Mais, le père du régiment, le colonel Scherr, pour prouver sa tendre paternité, biffe de sa propre autorité les mots « à évacuer » et les remplace par ceux-ci : « feront la marche de demain sans sac. »

Et les deux écloppés durent trotter, au pas de charge, dans les terres labourées, fouettés par la pluie.

Le lendemain, l'un des deux ne tenait plus sur ses quilles et il fallut, d'autor, le trimballer à l'hôpital.

Dans le même régiment, un capitaine, mossieu Malherbe, fait appeler les réservistes malingres; il leur commande de tirer la langue et dit : « Pas malade! » Si un malheureux proteste, cet officier lui braille : « Si vous n'êtes pas reconnu à la visite je me charge de vous rendre malade ! »

Il est tout plein charmant, ce capiston, hein?

—o—

Et à Marseille, au 141e truffard, des plaintes, — encore et toujours !

Des abus, une nourriture exécrable, le vin des cantines baptisé d'une sacrée façon et vendu douze sous aux territoriaux, alors qu'il ne vaut que huit sous; une discipline idiote, avec défense aux sous-offs de frayer avec leurs copains de la veille qui ne sont que simples soldats.

—o—

Elle est propre la grande famille!

Réceptable de toutes les barbaries panachées d'idiotisme, y a pas mèche de rien trouver qui lui fasse le poil.

Mais, la revue de Châlons était bien belle tout de même!

A. G.

Crime philanthropique

Il y a une douzaine de jours ont eu lieu à Marseille les obsèques du compagnon Raphaël, auxquelles assistaient plus de 150 camarades.

Jusqu'à la fin le pauvre gas a eu atrocement à souffrir de la canaillerie bourgeoise. Le voyant malade, incapable de travailler, les crapules de la haute espérèrent l'acheter facilement : ils lui firent, par lettre, d'ignobles propositions, voulant faire de lui un mouchard.

Ces infects personnages en furent pour leur crapulerie.

Alors, furieux de n'avoir pas réussi, ils s'acharnèrent après le camarade.

Mais, c'est surtout il y a environ cinq semaines que Raphaël savoura l'hypocrisie bourgeoise, dans ce qu'elle a de plus visqueux.

A bout de forces, exténué par la maladie qui le minait depuis dix ans, ne tenant quasi plus debout il alla à l'hôpital. Pendant trois jours il poirotta à la porte.

Les deux premiers jours on l'envoya rebondir, sous prétexte qu'il n'y avait pas de lit libre; le troisième jour, comme il insistait, car il se sentait près de la fin et pouvait à peine mettre un pied l'un devant l'autre, on lui refusa encore.

Et sous quel prétexte!

C'est à douter si ces jean-foutre sont des hommes!

On lui refusa l'entrée en lui disant que *pour sa maladie il lui fallait le grand air!!*

— *Vous êtes bien mieux dehors, sans soins, qu'à l'hospice avec des remèdes!*

Celle-là, Tartuffe ne l'avait pas trouvée, nom de dieu.

Ainsi s'envola le dernier espoir du malheureux : il ne pouvait même pas mourir à l'hospice.

—o—

Il serait rudement temps que vienne la société meilleure que nous voulons faire naître!

Et cela, afin de mettre un terme aux crimes semblables à celui dont a été victime le compagnon Raphaël, et dont d'autres seront encore victimes, hélas.

Alors, sales bourgeois philanthropes, on vous prouvera qu'il y a mèche de donner des soins à un malade, sans pour cela le priver du grand air dont il a besoin.

Votre charité, votre menteuse philanthropie, ne sont qu'une des formes de l'assassinat.

—o—

Au cimetière, le camarade Grös a pris la parole; en un riche palas il a mis à nu l'abomination de la société capitaliste et a fait toucher du doigt que sur elle seule retombe la responsabilité de la mort de Raphaël.

Et tous les bons fieux présents de se demander combien de crimes de ce calibre commettront encore les capitalos, d'ici que la Sociale nous fasse risette?

Risques professionnels

Chaque métier a ses risques.

Les couvreurs risquent à tout instant de faire la culbute du haut des toits sur le trottoir;

Les mineurs d'être mangés par le grisou ou aplatis par un éboulement;

Les égoutiers d'être asphyxiés par les puanteurs ou noyés par une inondation des égouts.

Et ainsi pour tous les prolos!

Y en a pas un qui n'ait pas une tuile prête à lui tomber sur la tête.

Mince de litanies pitoyables que ça ferait si l'on voulait aligner à queue leu-leu la kyrielle d'avaros qui accompagnent toutes les professions.

Il n'y a pas jusqu'au métier de capitalo et à celui de dirigeant qui n'ait ses anicroches professionnelles.

Pour ce qui est des pleins-de-truffes, y a pas à récriminer.

Dam, c'est bien le moins qu'en compensation des douceurs et des jouissances que leur laisse la gnolerie du populo, ils aient quelques cheveux dans le potage de leur existence.

Ainsi, un député court le risque d'être étouffé par un pot-de-vin avalé trop goulument, ou d'être reçu avec accompagnement de pommes cuites et de trognons de choux par ses électeurs désabusés.

De même, un ratichon a toujours à craindre d'encaisser une brûlée faramineuse, administrée par le paternel de quelque enfant à qui le saligaud aura inculqué trop profondément ses principes crétins.

A la campluche, les huissiers ont à compter avec l'éventail à bourriques en permanence derrière la porte, tandis qu'à la ville ils ont à se garer des chapelières pour ne pas être mis à malle kif-kif Gouffé.

Les banquiers eux-mêmes ne sont pas à l'abri : ils risquent de sauter, quand il leur arrive d'avoir affaire à plus voleur et plus scélérat qu'eux.

Et ainsi de suite, — dans la haute comme dans le populo, — la série des risques professionnels s'enchaîne : depuis le ramasseur de mégots, jusqu'au président de la R. F., tout un chacun a des avaros en perspective.

Dam, ça s'explique : leur métier étant d'enseigner la guerre, d'apprendre aux troubades à assassiner leurs semblables — sans raison aucune, — il est assez compréhensible qu'un brin de la férocité et de la barbarie qu'ils attisent s'égare sur eux.

Les gradés ont beau prendre leurs précautions, il leur est bougrement difficile de parer ce résultat.

C'était à eux de ne pas éveiller les instincts sanguinaires de la bête humaine!

Où l'on se rend rudement compte des dangers qu'il y a à fiche un flingot et une baïonnette dans les griffes d'un homme, c'est aux grandes manœuvres.

Y a pas une seule de ces idiotes répétitions de la guerre qui se passe sans avaros pour les culottes de peau.

Les gradés sont bien précautionneux; ils ont soin de se foutre complètement à l'abri, — malgré ça ils trinquent quand même!

Que serait-ce s'ils se collaient en première ligne, — comme ça devrait être, puisqu'ils sont chefs.

Ah malheur! de telles cibles seraient déquillées à tous coups.

Une demi-douzaine de grandes manœuvres suffiraient à dépeupler la France de galonnards.

—o—

Pas plus loin que samedi dernier, un colon du 13e lignard a vu la camarde d'assez près.

C'était aux environs de Nevers, pendant qu'un bataillon du 61e territorial faisait le jacques : tout d'un coup voilà que le canasson du colonel Teymuller s'affale les quatres fers

en l'air, — il était mort! une balle de fusil Lebel venait de l'expédier au paradis des chevaux.

Le colon n'a pas été touché et il a pu au moment où sa monture s'abattait éviter d'être entraîné dans sa chute, par un saut de côté.

Mince d'émotion!

Un autre colon a illico fait suspendre la fusillade et on a passé la visite des flingots. Mais, va te faire lanlaire! c'est à peu près aussi cotonneux de dénicher celui qui a tiré à balle que de pêcher une aiguille dans un grenier à fourrage.

Malgré ça, au petit bonheur, les galonnards ont fait empoigner deux troubades — probablement parce qu'ils marquaient plus mal que les autres, — et les ont fait fourrer au bloc. C'était si idiot, que, deux heures après, l'un des deux a été relâché. Il en sera évidemment de même du second, — à moins que la gradaille ne veuille, à toute force, venger le canasson du colon. En ce cas, le pauvre bougre risque d'être salement fadé!

A quoi bon chercher le responsable?

Ce n'est pas tel ou tel, — ce n'est même pas celui qui a fait le coup, en supposant qu'on le déniche.

Le responsable, c'est le métier militaire lui-même!

Pour que de pareils avaros n'arrivent pas, y a qu'un moyen, — mais il est radical : licencier les troubades et transformer les fusils Lebel en clarinettes.

De Bric et de Broc

Bruits de Nouméa. — Gallo qui fut envoyé au bagne pour avoir, en 1886, lancé à la Bourse une fiole de produits chimiques et tiré quelques coups de revolver, sans bobo, sur les financiers est, paraît-il, en passe d'être atteint d'aliénation mentale.

Les chiourmes l'ont mis en surveillance.

Si cette folie est une invention des gaffes du bagne, c'est de leur part un raffinement dans le supplice qu'endure Gallo.

Si elle est véridique, la responsablilité en retombe quand même sur eux.

Le tien et le mien! — Les crimes à l'actif de la propriété individuelle ça se remue à la pelle :

Un vieux cul-terreux de 73 ans était en procès avec son gendre au sujet du partage de quelques morceaux de terre, à peine grands comme des mouchoirs de poche.

Le gendre voulait vendre ces sacrés champs et le vieux pas.

Alors, furieux, voilà que le vieux s'est foutu à tirer des coups de revolver, en plein tribunal de Paimbœuf, sur son gendre, — heureusement sans l'atteindre.

Il a été sale, malgré ça! Arrêté illico le vieux père a ramassé cinq années de réclusion en cour d'assises.

Et de deux :

A Vandringhem, dans le Pas-de-Calais, un nommé Modeste Tillier a sauté sur son beau-frère, Albert Hurette, et l'a copieusement gueulant : « Je vais te faire ton affaire! »

Pris de peur, Tillier s'est armé d'un revolver, a tiré et tué aux trois quarts son agresseur.

Et de trois :

Un cultivateur de Malves, dans l'Aude, a assommé son père à coups de pioche, — toujours pour une question de propriété.

Et dire que si la garce de société actuelle n'était pas ainsi alignée aussi idiotement qu'elle est, il n'y aurait jamais d'horreurs pareilles.

En supposant qu'un pétrousquin veuille cultiver, à lui seul, sans s'occuper des voisins, quantité de terres, pourquoi l'en empêcher? Qu'il en prenne donc tant qu'il voudra, — plus il en cultivera, mieux ça vaudra : il n'en cultivera jamais de trop.

Pourvu qu'il ne veuille pas exploiter ses semblables, on lui laissera contenter son dada, — c'est pas la terre qui manque!

Et lorsqu'il verra que, en turbinant seul il s'esquinte sans arriver à grand chose, de lui-même il ira trouver les frères et amis et leur dira :

« Je vois que l'isolement est un mauvais système : mettons nos terres en commun et cultivons-les en chœur. »

Toujours les accapareurs! — Après le pétrole qu'on nous fait payer cent fois plus cher qu'il ne vaut, — après le blé et une kyrielle d'autres produits, voici qu'une bande de richards tire des plans pour accaparer le houblon.

Les voilà les vrais malfaiteurs, nom de dieu!

Mais, turellement, à ceux-là la gouvernance se garde bien de chercher pouille.

Grâce à ces charognes, avant peu les cultivateurs devront lâcher leur récolte de houblon à des prix inférieurs au prix de revient, tandis que les brasseurs devront le payer le double ou le triple de sa valeur.

Quant aux prolos qui aiment la bière on leur servira de la pisse de cheval où on aura fait infuser du buis en place de houblon.

Les mineurs du Gard

Les gueules noires de la Grand'Combe et des patelins environnants sont en grève, au nombre de quelques milliers.

La Compagnie qui les exploite d'une sacrée façon ayant voulu serrer la vis d'un cran de plus, ils n'ont rien voulu savoir.

Et ils ont eu bougrement raison!

Là bas, plus peut-être que dans les autres pays de mines, la Compagnie tient tout le patelin. La liberté est un oiseau bleu qui ne perche pas dans ces parages.

La Compagnie a la gouvernance dans sa poche : préfet, sous-préfet et gendarmes ne sont que ses larbins et, au surplus, son directeur, un animal nommé Graffin, est maire et conseiller général de la Grand'Combe.

En outre, par les ratichons qui confessent les femmes, les exploiteurs savent ce qui se passe dans les familles. Puis, par leurs magasins, non seulement ils font une sacrée concurrence au commerce libre qu'ils ruinent, mais encore ils tiennent les prolos sous leur coupe. Dans ces maudits magasins on peut acheter tout ce qu'on veut, même à crédit! Seulement, quand vient la paye, la Compagnie fait la retenue. De la sorte, elle a double profit : primo, en raflant sa grosse part sur le travail de ses esclaves; deuxièmo, en prélevant sur les marchandises qu'elle leur fournit un sacré bénef.

Les gueules noires subissaient leur sort en serrant les poings, quand une nouvelle crapulerie de la Compagnie leur a fait perdre patience : ces chameaux d'exploiteurs ont essayé un nouveau barbottage qui, sous une forme déguisée, n'était qu'une diminution de salaire. Ils ont voulu rabotter deux sous sur chaque benne de charbon qui, à leur avis, contiendrait trop de pierres.

Il va de soi que comme les mineurs sont absents quand se fait ce contrôle, les bennes pierreuses auraient été marquées à la fourchette : quasiment toutes auraient contenu trop de pierres!

Sur ce, les mineurs se rebiffèrent — et la grève en a résulté.

Mais les gas sont de bonnes pâtes, pas méchants pour deux sous! Ils ont demandé l'arbitrage à la Compagnie qui, après les avoir fait poirotter quelques jours, afin de les épuiser, a refusé d'entrer en pourparlers.

Les choses en sont là, — et les mineurs sont calmes!

Qu'en résultera-t-il? Une défaite pour les gueules noires ou une victoire?

Heu, une victoire,... les pauvres bougres n'en prennent guère le chemin!

Le comité de la grève n'a-t-il pas eu la pantoufferie de promettre au préfet et au sous-préfet que les mineurs assureront l'aérage des mines et des galeries.

A ce compte-là, la grève peut durer à perpète, sans que la Compagnie s'en offusque, puisque les mineurs s'enlèvent eux-mêmes la seule chance de victoire qu'ils ont dans leur jeu.

Il est vrai que, tant que durera la grève, la Compagnie ne gagnera pas de galette, — mais le principal est qu'elle n'en perde pas. Que la mine ne se détériore pas, pour elle, voilà l'essentiel.

Comme elle n'attend pas après quelques pièces de cent sous, — elle n'est pas pressée! Il n'en est pas de même des mineurs dont le ventre ne sera pas long à crier famine.

Les grévistes ont promis au préfet et au sous-préfet de pomponner la mine, de la conserver en bon état, — bien! Mais, en retour, qu'ont promis aux grévistes le préfet et le sous-préfet?

Peau de balle!

Voilà un drôle de contrat : d'un côté on promet tout, — de l'autre rien! C'est pas un contrat, c'est une capitulation, nom de dieu!

Ah, si les dirigeants avaient assuré la croustille aux mineurs, en compensation de ce qu'ils assurent l'aérage des galeries, alors, grévistes et exploiteurs se seraient trouvés sur un pied d'égalité.

Ils auraient pu causer ensemble, discuter leurs mutuels intérêts et — en attendant que les prolos soient assez à la hauteur pour vivre sans goberger de vermine, — y aurait eu possibilité de faire une cote mal taillée.

Mais, dans la situation actuelle, manquant de tout, manquant même de pain, que peuvent faire les gueules noires en face de la Compagnie toute puissante?

Pas grand chose, hélas!

Les Mouleurs de Marseille

A Marseille, les ouvriers mouleurs de trois ou quatre bagnes viennent de se fiche en grève.

Depuis que la gouvernance a accouché d'une loi sur l'assurance en cas d'accidents les singes trouvent tout à fait pratique de payer l'assurance et de prélever un tant pour cent sur la paye de leurs ouvriers.

Toujours roublards, les galeux!

Les mouleurs n'ont plus voulu de ça : ils ont exigé que leurs patrons paient l'assurance complète. Ceux-ci voulaient bien, mais à condition d'augmenter d'un quart d'heure la journée de travail.

Les prolos ont dit « Zut et mange! » à leurs singes.

Bien mieux, maintenant ils exigent une augmentation de salaires.

Vont-ils emboîter le pas aux mineurs de la Grand'Combe et pour éviter que le matériel ne se rouille les 350 mouleurs en grève iront-ils gratter quelques heures à leurs bagnes, chaque matin?

Espérons que non!

Carnet d'un Vingt-huit Jours

(Voir les deux numéros précédents)

Mardi 8 octobre. — Le jour nous trouve dans le Périgord; aux roches calcaires puis schisteuses du Quercy ont succédé les mamelons farcis de châtaigniers et de truffières. A Coutras, même jeu qu'à Souilhac; on fait de boulot tage on se tape. Nous n'avons qu'un quart d'eau noirâtre pour tout potage.

Moulus, fourbus, harassés, nous arrivons enfin à Angoulême vers midi. On nous a cantonnés à la halle aux grains où la municipalité, malgré les ordres du fameux général Caillot qui commande les manœuvres, nous a fait donner de la paille.

Déjà je rêve de m'y allonger quelques bonnes heures sur cette putain de paille; sitôt que j'aurai un peu rempli le coco on prendra ses dispositions. Mais il sera dit que nous serons canulés jusqu'au bout: il y a encore une revue à passer, faut changer de toilette, plier ses effets, faire son paquetage, car le colon viendra voir vers les quatre heures comment ça se trafique!

Ah, zut! qu'il aille se faire foutre le colon! Moi, avec une paire de camerluches, je vas primo me caler les joues, puis faire un tour de balade en ville.

C'est, paraît-il, le lieutenant qui a passé la revue et il a gueulé quand il a vu notre fourniment en débandade. Qu'il renaude, foutre! Si malin qu'il soit il ne nous fera toujours pas un mioche dans le dos.

Mercredi 9. — Il a plu toute la nuit comme vache qui pisse! C'est ça qui va mettre du beurre dans les épinards, si ça dégouline ainsi sur notre dos; attention si ça se gâte car, faudra tirer des plans pour se faire fiche à l'abri. Je suis debout à quatre heures pour faire le café, un petit noir délicieux — mais je couillonne — moka, martinique et bourbon bien panachés avec du sucre et du cognac à la clé.

Si tout ça ne vous fait pas de bobo les frangins, demandez au cabot d'ordinaire, au double et au capiston ce qui leur est resté après les pattes...

C'est fini les trimballements sur la vache noire, au train onze maintenant. En avant arche, et fouette officier. Quelle trouducuterie que ces marches, cré bon dieu de bois! Mais il n'y a rien d'époilant à ce que les pauvres loupiots envoyés à Madagascar aient crevé comme des mouches, car je crois bien qu'ici la moitié passeront au rebut.

D'abord, pour se retrouver, nous piétinons sur place une bonne heure, puis, nous formons les faisceaux pour remettre sac au dos cinq minutes après et reformer les faisceaux une centaine de mètres plus loin.

Nous marchons huit de front sur des routes

où six auraient à peine de la place, aussi les deux derniers de gauche sont obligés de rester en serre-file, ce qui produit des bousculades, des arrêts, des courses au pas gymnastique afin de rattraper les autres.

« Il marche bien le vingtième, dit le vieux couillon de Caillot, à un moment de la journée où nous passons devant lui, je lui en fais mon compliment ! »

N'empêche que tous les chieurs d'encre auront rempli leurs sacrées colonnes de boniments vantant le bon état, l'harmonie, la santé des troupes.

La santé est telle qu'après avoir rejoint le 12e corps du côté de Brie et qu'on se tire sur le cantonnement, on ne peut pas faire cinquante mètres sans trouver un type évacué dans le fossé du bord de la route ; jusqu'à Aussac, où est notre cantonnement, nous en trouvons bien dans les deux ou trois cents.

Jeudi 10. — Nous ronflions à poings fermés sur une meule de paille quand une bougresse de sonnerie est venue nous foutre sur pieds : c'est l'alerte à trois heures du matin. Il faut partir sans même avoir le temps d'avaler une assiette de soupe que nous a fait la bonne femme du cantonnement ; les trois quarts partent le bidon vide, sans café, ni foutre, ni rien !

Nous étions à peu près potables dans ce premier cantonnement. Il est vrai que logés par escouade, nous étions à peine une dizaine, ce qui permet au cul-terreux de faire quelque petiot sacrifice ; mais allez donc attendre quelque chose quand vous êtes cinquante et plus,— si ce n'est de payer vinasse et boustifaille cinq ou six fois plus que ça ne vaut.

En outre, ça finit par devenir bougrement banal ces saletés de manœuvres dans ce diable de pays et c'est encore pis que la grêle. Sur leur passage les pousse-cailloux ruinent et dévastent tout, et si le paysan n'est pas bien dans la manche des richards et des grosses légumes politicardes, en fait d'indemnité y a pas gras.

Ah ! l'abominable journée, nom d'un foutre ! Nous en arpentons salement des topinambours et des champs de maïs, gravissant et dévalant, sans décesser, des collines, sautant des fossés, nous faufilant dans les bois, perçant des haies et trottant constamment au pas gymnastique pour attrapper les ceux de devant.

Si encore les voitures d'ambulance pouvaient nous suivre, c'est moi qui lâcherais d'un cran la société pour m'installer en pénard dans une d'elles ; mais, mille sabords, elles restent au large ces sacrées guimbardes.

N'en pouvant plus, j'allais comme le Jean-Misère de Pottier me foutre par terre et dire : « Ah ! mais ça ne finira donc jamais ! » quand enfin retentit la sonnerie du halte-là. Il est trois heures de l'après-midi, à défaut de l'après-dînée car le coffre est vide, l'aiguille a fait le tour du cadran ! Si encore il y avait de l'eau pour se désaltérer un brin.

Mais non ! nulle source dans ces sacrés ravins, faut bouffer sans pouvoir s'humecter la langue d'autre chose qu'un peu de café qu'on fabrique sur place. Quant à la lance, il est dit que nous n'aurons jusqu'au soir que celle qui par bourrasques nous tombe sur le dos.

Nous voici en route pour le cantonnement ; nous allons à Rouillac, encore une quinzaine de kilomètres à arpenter ! Quand nous aurons ça dans les guibolles, ça nous en fera, sans exagération, une cinquantaine que nous nous sommes appuyés aujourd'hui.

Nous voyons, à Rouillac, les préparatifs que l'on fait pour la réception du Tanneur à la manque ; notamment un arc de triomphe monté avec des foudres et des barriques comme pour se donner l'illusion que le phyloxera n'a pas passé par là ; quant à la nôtre de réception, rien n'est prêt paraît-il ; il faut encore faire deux ou trois kilomètres pour atteindre Bordeville où, enfin, il y a de la place... mais rien de rien à boulotter !

Vendredi 11. — La journée a été rude, moins que celle d'hier pourtant ! Nous sommes l'ennemi maintenant et on nous a collé un capuchon blanc sur notre képi. A l'heure où je prendrais bien une soupe nous prenons Villeneuve... ce qui ne nous rassasie guère ; nous nous disposons à prendre Mons pour dessert quand cet animal de Caillot met un terme au combat.

Nous retournons à Bordeville où nous arrivons à la nuit ; faut faire la popotte, frotter le flingot, tant et si bien qu'il est neuf heures quand on peut s'allonger sur la paille.

A dix heures un vélocipédiste vient nous réveiller en sursaut : il faut partir de suite pour se trouver au jour au point que nous avons quitté hier. Partir à dix heures pour arriver à cinq heures du matin à 15 kilomètres plus loin... cela peut donner aux copains une idée de la célérité des mouvements !

En passant à Rouillac, la vieille bête de Dessirier s'est foutu de notre fiole et pas un de nous n'a pu river son clou comme il l'aurait voulu à ce chineur en uniforme.

Samedi 12. — Un peu avant la pointe du jour nous sommes en vue de Mons, que nous devons prendre aujourd'hui et que nous aurions si bien pris hier si ça avait figuré au programme. Quoique tout bouillant de sueur, je me couche sur mon sac tandis qu'une pluie fine et persistante nous trempe comme une soupe. Si ce coup-ci on n'attrape pas la crève, c'est que nous sommes durs, nom de dieu !

A midi, tout est bâclé, la bataille gagnée, l'ennemi refoulé, la farce jouée ! Ce sera quand même six heures quand nous serons à Gourville, notre nouveau cantonnement.

Dimanche 13. — Repos. Le repos habituel dont je vous ai jaspiné dans ma note de dimanche dernier : brossage, lavage et astiquage et, par dessus le marché, le soir, dans une grande prairie, répétition du défilé que nous devons jouer jeudi.

La nuit, comme nous sommes couchés pêle-mêle avec des hussards et leurs canassons, nous avons eu une panique folle, l'un de nous ayant rêvé que les chevaux nous passaient dessus.

Lundi 14. — Avec la semaine recommence la dégueulasse comédie. Nous tournons et virons à travers champs et bois sans épargner les vignes, que l'artillerie fricasse littéralement. Nous brûlons aujourd'hui nos premières cartouches et comme il s'agit de se décharger, j'y mets un tel entrain que j'aurais débité mes dernières si on m'avait laissé faire cinq minutes de plus.

N'attendez pas de moi, ô frangins qui lisez *La Sociale*, que je vous raconte par le menu le fourbi des manœuvres, je veux dire les manigances des troupes. Cela vous intéresse probablement aussi peu moi. Vous savez que ces garces de manœuvres qui n'ont d'autre but qu'un simulé gaspillage de production ne signifient absolument rien au point de vue militaire ; les fusils chargés à blanc ne font pas la moindre égratignure et d'avance on sait qui sera vainqueur ou vaincu. C'est réglé comme un papier de musique.

En outre, en fait de mouvement des troupes, les quotidiens en ont dit richement long ; je me contente de vous dégoiser grosso modo ce qu'ils ont laissé dans l'ombre.

Mardi 15. — Nous étions cantonnés à Lhabit la nuit passée et nous avons eu de la veine que la cantine nous ait suivi, car il n'y a rien à se fiche sous la dent dans ce diable de pays.

Aujourd'hui, l'illustre Félisque et le non moins illustre Billot viennent, dit-on, partager nos fatigues ; perchés sur un canasson, ils viendront reluquer notre esquintement, mais ce qu'ils ne partagent pas, les deux types, c'est la vache enragée de l'ordinaire.

Félisque s'est foutu à dos tous les bons bougres de Rouillac en allant gueuletonner chez les richards les plus réacs du pays.

C'est ce soir que nous devions bivouaquer, mais comme il pleut tous les jours depuis que nous sommes aux manœuvres, le Caillot a tout de même un restant de pudeur : il supprime le bivouac.

C'est à Echallat que nous couchons ce soir.

Mercredi 16. — Ça se tire, foutre de foutre ! Encore deux jours et on se la casse ; aujourd'hui nous flambons les munitions qui nous restent et sur le coup de midi la fusillade s'égrène aux environs d'Hiersac.

Nous rentrons dans Hiersac et l'on tire toujours ; à un moment donné on fiche baïonnette au canon dans la rue et on se lance les uns contre les autres ; j'ai vu le moment qu'échauffés on allait se larder pour tout de bon.

« Mais c'est stupide ! » s'écrie notre colon.

— Parfait, mon colonel, c'est stupide ! mais depuis que je suis là ai-je vu autre chose que des stupidités ? »

— Pourtant, me demande un voisin que la tactique militaire paraît intéresser, avec les armes à longue portée, l'artillerie qui jouerait le principal rôle, que ferait la baïonnette dans les guerres modernes ?

— Mais tu n'y penses pas, vieux ? Et l'ennemi de l'intérieur : le prolo en grève, les turbineurs révoltés, les anarchos, les socialos... ce qu'on les enfilerait ces mécréants-là ! C'est pour eux, à leur intention, qu'on nous apprend à larder à la baïonnette.

Nous montons à l'assaut d'un mamelon... Enfin *n ini* c'est fini, — c'est pas trop tôt mille dieux !

Ce soir nous couchons à Champmillon.

Jeudi 17. — La comédie se termine ; cirés, brossés, astiqués, luisant comme un étron dans une lanterne, nous partons à six heures pour passer, à neuf heures, la revue dans le terrain de Châteauneuf situé à trois kilomètres.

« Portez armes ! » Voici que s'aboule la haute légumerie, président en tête ; les officiers étrangers, qui ressemblent à des déguisés de mardi-gras, occupent une autre tribune et, à la queue-leu-leu, les régiments défilent devant ces pleins de-truffes.

Voyez sur le plastron immaculé de la chemise présidentielle cette tache rouge, vous vous doutez bien un peu que c'est le prix du sang ? Félisque, en effet, chef des bataillons des mobiles, se signala en 71 contre les travailleurs parisiens et accepta cette récompense que Gallifet lui-même daigna rejeter.

A-t-on assez daubé sur Boulange pour avoir été décoré dans des circonstances identiques et pas un quotidien, même le plus féroce d'opposition, ne rappelle cette circonstance généralement ignorée de la vie du Tanneur à la manque.

C'est fait ! nous avons défilé cinq kilomètres durant. Maintenant on nous mène non pas sur notre route ce qui serait assez logique, mais deux kilomètres d'un autre côté, ce qui est dans la note de ces abrutis.

Il fait une chaleur accablante, aussi la journée se solde par quatre morts.

Peut-il y avoir une fête de la haute sans alignements de cadavres ? Félisque en a quatre pour sa revue, bien moins bidard que son allié Nicolas qui en eut des milliers pour son couronnement.

Autant de nettoyé ! En voilà qui, certes, ne feront jamais de rouspétance.

Nous avons fait aujourd'hui, comme tous les jours du reste, nos 50 kilomètres ; il faut en ajouter quatre de plus, car à Fléac où nous devions cantonner, il n'y a pas de place et il faut aller dans un hameau voisin.

Vendredi 18. — J'en ai assez ! Qu'ils gueulent à leur aise repos et débandade.

Samedi 19. — Encore la sacrée corvée du voyage en chemin de fer, sans compter que la nuit on nous a trimballés par les rues d'Angoulême pour nous faire reluquer comme des bêtes curieuses. Qu'il me tarde de fiche le camp !

Dimanche 20. — Ce coup-ci, ça y est ! J'ai montré le poing aux fenêtres de la maudite cambuse et secoué sur le seuil la poussière de mes ripatons en disant comme le galonnard antique : « cochonne de patrie t'as eu ma graisse mais t'auras pas ma peau ! »

CHOUETTES RÉUNIONS

A **Troyes**, dimanche, réunion publique et contradictoire organisée par les libertaires, avec le concours de Tortelier et de Pelloutier.

Le sujet à l'ordre du jour était le congrès de Londres et ses résultats.

Depuis ce congrès, les collectos Millet et Pedron déversent des calomnies sur les deux camarades ; aussi, les deux cocos avaient-ils été invités à s'expliquer en public.

Va te faire foutre ! Ils sont restés chez eux, car les roquets n'aboient que de loin.

Ils ne peuvent pas agir plus maladroitement pour se discréditer. Comment le populo pourrait-il continuer à gober leurs calomnies qu'ils n'osent débiter que quand les gas qu'ils débinent sont absents ?

Qu'ils le sachent : avant peu les prolos auront percé à jour leurs ficelles et au lieu de se démancher pour élire des candidats ouvriers, ils s'aligneront pour hâter l'heure de la Sociale libertaire.

Malgré tous les mics-macs des socialos à la manque, la réunion a chiquement marché.

Par exemple, où on s'en est payé une bosse c'est quand le quart d'œil, Delahaye, escorté de deux argousins, a voulu se faufiler sans payer. Il croyait avoir réussi, grâce à l'inattention du camaro chargé du contrôle quand un copain est allé les relancer :

— Eh là, faut casquer !

Comme les roussins n'avaient pas l'air de fiche vivement la main à la poche un auditeur leur a lavé la tête ; il leur a fait comprendre qu'en agissant ainsi ils commettaient une filouterie à l'égard des organisateurs.

Sur ce, ne sachant quelle contenance avoir, sous les ricanements du populo, ils ont craché.

Et tous les bons bougres de se tordre !

A **Roanne**, l'autre soir, Broussouloux a fait

une causerie à une fête familiale organisée par le syndicat des tisseurs.

Il a fait toucher du doigt la nécessité de foutre au rancard le parlementarisme et de ne s'occuper dans les syndicales que des questions économiques et de l'éducation des travailleurs en vue de la Révolution.

Son jaspinage a été très goûté, sauf par un sectaire guesdiste qui n'a jamais pu arriver à comprendre qu'il est tout à fait naturel qu'un anarchiste s'occupe de questions corporatives.

Le dimanche soir, une autre soirée familiale a eu lieu chez Rimaud et Broussouloux a insisté sur la nécessité qu'il y a d'avoir un journal quotidien, et une souscription a été faite pour La Clameur.

A **Angers**, jeudi dernier avait lieu à la Bourse du Travail une réunion dans laquelle les camarades Brocherie et Quintin devaient rendre compte de leur mandat au congrès de Tours. Une centaine d'ouvriers étaient présents.

Après que les délégués eurent jaspiné, quelques politiciens posèrent la question suivante au camarade Quintin : « Vous nous dites que dans le congrès vous avez repoussé la politique pour vous attacher au mouvement économique et corporatif, — et les pouvoirs publics, qu'en faites-vous ?»

Et Quintin de leur répondre : «Nous n'avons pas besoin des pouvoirs publics ; ils ne connaissent rien à notre situation et ne sont pas aptes à résoudre le problème économique ; nous avons reconnu que la politique est une cause de division parmi les travailleurs. Jusqu'à ce jour les syndicats qui ont fait de la politique n'ont réussi qu'à servir de tremplin à des ambitieux qui se moquent d'eux aujourd'hui. La conduite infecte de ces ambitieux au congrès de Londres nous a ouvert les yeux. Donc, dans les Syndicats, plus de politique ! »

Bien jacte, camarade ! continuez et vous vous en trouverez bien. La politique, n'en faut plus ! ni dans les syndicats, ni ailleurs. Et quand les prolos auront le nez assez creux pour ne plus être les larbins des ambitieux et pour refuser de voter pour quiconque on commencera à voir clair dans notre situation.

Surtout, les bons bougres, ne vous laissez pas embobiner par les sophismes des politicards ; ces hableurs serinent que, ne pas faire de politique c'est courber l'échine devant la gouvernance.

Pas vrai, ça ! C'est plutôt le contraire qui est exact : faire de la politique, c'est donner son consentement à toutes les saloperies actuelles, puisque le vote n'est rien autre que l'approbation de la société bourgeoise.

Tandis que, foutre au rancard la politique, c'est se rebiffer contre l'Etat et lui signifier qu'on ne veut plus de lui.

OUF !...

Les lampions sont éteints et le tsar a fichu son camp.

Ouf !

Pour ce qui est de l'empereur-dieu il n'est pas fâché d'avoir déguerpi, car le séjour de Paris ne le bottait guère.

Il remplissait une sacrée corvée et ne s'exécutait qu'à regret, — poussé par le malheur des temps.

Les niguedouilles de France ont déjà prêté huit milliards à la Russie, — qu'ils mettent la main à la poche et se déboutonnent à nouveau, il s'agit de compléter la dizaine.

Un peu de patience et on verra le bout du nez de l'emprunt !

Non, le tsar n'était pas à la noce tant qu'il s'est trimballé en France. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à reluquer les quotidiens ; malgré la platitude écœurante dont ils ne se sont pas départis une seule minute, y a deux choses caractéristiques qu'ils ont noté :

Primo, la pâleur du tsar durant tout son séjour en France.

Deuxièmo, sa joie quand il a passé la frontière allemande.

Qu'on rabâche tout ce qu'on voudra, rien n'ira contre la brutalité de ces deux faits.

En ce qui concerne son séjour à Paris, les quotidiens ont mis sa pâleur sur le compte du surmenage... Tralala ! On ne nous monte pas le job si facilement. C'est y donc parce que Nicolas était fatigué que, dix fois par heure, il félicitait Lépine d'avoir si chouettement organisé son service d'ordre ?

Autre preuve, les premières décorations russes que le tsar a distribué ont été administrées à une dizaine de roussins.

Pour ce qui est de sa joie de déguerpir de France, écoutez le correspondant du Soleil qui a reluqué le tableau à Pagny-sur-Moselle :

« *Le tsar paraissait très content et l'impératrice souriante...* »

Ça ne leur était pas arrivé depuis leur débarquement à Cherbourg.

Quelle sacrée coïncidence !

—o—

Les quotidiens, rudement bien stylés par la préfecture de police, où ils prennent leurs tuyaux et la becquée, nous en ont conté avec l'enthousiasme ahurissant qu'ils prétendent avoir constaté partout.

Oui, foutre, y a eu de l'emballement, hélas ! Mais pas autant qu'ils disent.

C'est la curiosité qui a fichu les populations en branle, — surtout la curiosité.

« Un empereur ça ne se voit plus tous les jours, c'est un spectacle dont il faut pas perdre une bouchée quand on le peut... »

Voilà quel a été le raisonnement de beaucoup.

Ça ne prouve pas grande cervelle, — mais ça ne prouve pas non plus qu'il y ait eu le lèchement de bottes dont les quotidiens nous ont dégoisé les merveilles.

—o—

Maintenant, reste la note à payer : il paraît que ça ne coûtera qu'une dizaine de millions.

C'est pour rien !

Dix millions fichus à l'eau en l'honneur du tsar, — c'est pas mal !

Dix millions évanouis en gueuletons monstres, en représentations de gala où y en a eu que pour les riches et pour les pique-assiettes de la haute, — députés ou conseillers cipaux, — c'est bougrement républicain !

Car, il ne faut pas nous la faire : les fêtes du tsar n'ont rien eu de populaire. Les prolos ont dû se contenter de se brosser le ventre avec une brosse en chiendent.

Tout au plus pouvaient-ils reluquer de bien loin l'ombrelle de la tsarine ou une fusée de feu d'artifice.

En fait de fêtes, le populo s'est appuyé la danse du ventre vide — devant le buffet — car, pour la circonstance on a chômé un bon bout de la semaine et à la paye il n'y a pas eu gras à palper.

Dix millions partis en fumée et en bombances, alors que des kyrielles de pauvres bougres crèvent la faim aux quatre coins de la France, — voilà qui dénote tout ce qu'a de pourri le fumier social sur lequel les bourgeois ont collé — pour illusionner les jobards — l'étiquette « République. »

—o—

Eh oui, les fêtes franco-russes n'ont pas enrayé la mistoufle.

Même pas pour un jour, ni une minute !

De ci, de là, entre le récit de deux gueletons, les quotidiens ont dit quatre mots de quelques unes des victimes de la dèche.

C'est d'abord un purotin à qui, le lendemain de la visite du tsar au Palais d'Injustice, les enjuponnés ont collé deux mois de prison pour deux pains qu'il avait chippés à la devanture d'un boulanger.

Un mois par miche, c'est tout à fait franco-russe !

Puis c'est un ouvrier menuisier qui, le jour où le tsar paradait à l'Hôtel-de-Ville, se pendait dans sa cambuse, rue Mathurin-Régnier. Il manquait de turbin et avait boulotte son dernier sou.

Ce n'est pas tout ! Rue Ruhmkorf, c'est une veuve et son fils, — des petits bourgeois ruinés — qui pour éviter la misère ont fait risette à la camarde.

Cité Talma, c'est deux vieux qui, dégringolés dans une purée infernale, ont profité du jour où Nicolas visitait le palais vide de Versailles pour allumer un réchaud de charbon. Leur proprio à qui ils devaient plusieurs termes, ne voulait plus les garder.

Est-ce tout ?

Que non pas ! Qui fera le compte des victimes inconnues ?

Ces drames sociaux entrelardant le récit des fêtes leur ont donné du montant. Evidemment ça ne va pas à la cheville de la catastrophe de Moscou.

Mais quoi, on fait ce qu'on peut, la République n'est pas des princes !

—o—

Pour que le spectacle soit complet, Puybaraud et ses copains ont opéré quelques arrestations arbitraires.

Je disais, la semaine dernière, qu'outre Martin et Matha, il devait y en avoir pas mal de fichus au bloc. Je ne me gourrais pas : sans savoir au juste, on peut mettre qu'il y a eu de quarante à cinquante anarchos arrêtés.

La plupart sont remis en liberté à l'heure actuelle — et les quotidiens ont été aussi muets sur ces libérations que sur les incarcérations.

Il paraît qu'une trentaine de russes tenaient au Dépôt compagnie aux anarchos.

On a probablement voulu leur inculquer l'amour de l'autocratisme russe en leur faisant goûter les joies des arrestations républicaines. Ils ont pu se dire : « A Pétersbourg comme à Paris, c'est kif kif ! »

Résultats du galon !

Constantine. — Au chemin de fer de l'Est algérien il existe un sous-chef d'exploitation, épatant comme muflerie.

Depuis qu'il ne pousse plus les wagons et qu'à force de platitudes et de cassage de sucre il a réussi à décrocher ses galons, y a pas mèche de l'approcher sans lui rincer la gueule.

Malheur à qui ne l'abreuve pas ! Le Rigolard se venge en redoublant de tracasseries.

Aussi les pauvres bougres d'employés ont plein le dos de ce saltimbanque. C'est pas assez qu'ils soient obligés de turbiner 13, 14 et 15 heures sans démarrer, — il faut encore qu'ils soient canulés par cette espèce d'Ostrogoth orgueilleux qui voudrait qu'ils restent vissés au train et n'en descendent ni pour aller aux chiottes ni pour se rafraîchir la gargamelle quand il fait une chaleur du diable.

Turellement, le Rigolard prête aux autres des défauts : pour lui, tous les employés sont des soulauds. Avec ça qu'il y a mèche de pomper dur lorsqu'on palpe 90 francs par mois ! Bien contents sont les pauvres gas de pouvoir bouffer des patates. Et, qui plus est, ils sont rudement bidards quand la paye n'est pas entamée par les amendes.

Mais lui, garde-chiourme, il ne soiffe pas... ah malheur ! quel outre.

Et voilà les produits de l'autorité : quand l'animal poussait les wagons, il n'était ni meilleur ni pire que les camarades. Maintenant parce qu'il a le droit de commander c'est un hargneux personnage.

Panama ratichonnesque

Trélazé. — La religion, les préjugés de toute sorte, sont aussi indispensables à l'existence de la classe patronale et gouvernementale que l'est l'eau à celle du poisson.

Sachant ça, les richards de la contrée se réunirent dernièrement pour s'entendre sur les meilleurs moyens de conserver leurs intérêts, — c'est-à-dire de continuer à mater le populo.

C'était quasi une association de malfaiteurs. Entre autres, y avait là, l'Empesé, directeur de la carrière de l'Ermitage, et Sans-cœur, directeur du Fresnais.

Après avoir usé pas mal de salive à bafouiller, les birbes tombèrent d'accord pour reconnaître que les fourbis religieux sont encore ce qu'il y a de plus hurf quand il s'agit de tenir les prolos dans l'obéissance ; ils décidèrent donc de créer des cercles d'ouvriers catholiques pour engluer la jeunesse et leur introduire l'abrutissement,... et autre chose avec !

Blavier le sénateur et Bodinier conseiller du canton assurèrent mossieu le curé qu'il n'avait qu'à marcher et qu'ils le soutiendraient, — avec la belle galette roustie au populo.

« Marchez !... Marchez !... » mais personne ne se déboutonnait. Ces grigous-là auraient voulu que ce soit le populo lui-même qui paye les frais de son abrutissement.

« J'ai trouvé le joint ! beugla le curé, emmanchons une loterie de 10.000 billets à cinq sous... et les ouvriers casqueront ! »

Le commissaire central qui assistait à la réunion, comme délégué de la gouvernance, fit observer à ce jean-foutre que la loi n'autorise pas de pareils fourbis.

« Oh là là, il est maboule celui-là ? » s'exclama l'un des assistants, tandis que tous les autres se fichaient de sa fiole. « Voyons, mossieu le commissaire, vous êtes pourtant payé pour savoir que la loi ne s'applique qu'aux gueux ! »

En conséquence, il décidèrent la loterie et se séparèrent. Le curé, cureur de bourses et de cerveaux plaça ses 10.000 billets et encaissa les 2 500 balles ; puis il invita tous les piliers de sacristie à lui abouler des lots pour sa pieuse loterie, ce qui leur vaudrait une chiée d'indulgences.

Turellement, les lots rappliquèrent en masse car la loufoquerie est grande de par le monde, — et plus on est religieux, plus la couche est épaisse!

Un coup les billets placés, les lots reçus, va te faire foutre!... voilà la loi qui se mêle de l'affaire.

Y a déjà quatre semaines que la mère loi est intervenue, — à la grande jubilation de l'ensoutané qui garde et l'argent et les lots.

Un ratichon, ce n'est jamais pris sans vert! Il paraît même que maintenant il tire des plans pour mettre les lots aux enchères.

Quelques nigauds jeunes gens ont été le trouver avec des billets de la loterie, réclamant le remboursement, — il les a envoyés paître et n'a rien remboursé du tout.

Et voilà : les Panamas se suivent... et se ressemblent!

On peut toujours clamer le refrain :

Panama, boum dis, eh!
Si tu veux barbotter
Sans peur d'être arrêté
Tach' donc d'être député
.. Ou bien curé!

Manigances guesdistes

Troyes. — Les collectos du patelin ne sont pas contents.

Devinez pourquoi?

Simplement parce que le *Petit Troyen* a l'audace d'insérer les communications des anarchos. Et comme le directeur de ce journal, le citoyen Arbouin, imprime le canard collecto ils le menacent en sourdine d'aller se faire imprimer ailleurs, s'il continue à ouvrir ses colonnes aux libertaires.

Une *lettre ouverte* publiée la semaine dernière par l'organe de Pedron avise le citoyen Arbouin d'avoir à mettre au rancard ses procédés libéraux, faute de quoi... il lui en cuira!

C'est ce que les chicanous appellent un « avertissement sans frais ».

Gare à Arbouin s'il ne comprend pas les menaçantes insinuations du signataire très inconnu de la *lettre ouverte* et s'il ne va pas faire amende honorable aux genoux de Pedron.

C'est bougrement malheureux que les bûchers soient passés de mode, — n'est-ce pas Pedron?

Ce qu'on te rotirait mon pauvre Ardouin! Il serait crémé aussi gentiment que le fut Etienne Dolet.

Voilà comment opèrent les guesdistes!

Non contents d'avoir formé des coteries dans tous les ateliers, avec mot d'ordre de débiner près des patrons et contre-maîtres tous ceux qui leur sont suspects de révolutionnarisme, voici qu'ils manœuvrent pour qu'on fasse la conspiration du silence sur les idées qui leur déplaisent.

Un vieux chapeau, kif-kif celui de Guesde, sera donné en prime au malin qui expliquera quelle différence il y a entre les manigances des collectos et les saloperies des bourgeois.

Ne quittons pas **Troyes** sans dire quatre mots de la « Grande réunion contradictoire » qui a eu lieu l'autre dimanche au Cirque ; elle était organisée par les guesdites de la Maison du Peuple et les cléricaux du cercle catholique, au sujet d'un récent vote du conseil municipal, relatif à la distribution gratuite des fournitures scolaires à faire aux élèves des écoles communales.

Le succès de cette représentation offerte gratuitement par les « chefs » des deux partis (Pedron et Senex), s'est affirmé devant une salle en belle humeur.

Les causes même de l'hilarité qu'on y a éprouvé, d'un bout à l'autre, ne sont pas pour nous déplaire. Elles ont leur source dans les récits très « documentés » des collectivistes Philbois et Stab, qui ont escaladé la tribune pour dire qu'ils s'étaient adonnés, dans leur jeunesse, au culte pratiqué autrefois à Sodome, en compagnie du défunt richissime ensoutané de Saint-Julien.

Les incidents comiques de cette comédie se sont succédés en un si bel enchaînement que le rire y allait croissant, en flots de gaieté intarissable.

Désormais, lorsqu'on voudra passer une joyeuse relevée on pourra aller aux « grandes réunions contradictoires » des collectivistes et cléricafards. Leurs « acteurs » ont de l'entrain, du naturel et une très communicative gaieté.

Protestations contre protestants

Narbonne. — Les protestants de l'église orthodoxe avaient emmanché une série de conférences pour démontrer l'existence de Dieu.

Il faut vraiment que ces pauvres nicodèmes ne sachent quoi foutre de leur temps!

Pourquoi pas, aussi bien, s'atteler à démontrer que deux et deux font cinq, que les billes de billards sont carrées et que la lune est une grande écumoire?

Des sornettes de ces crétins, rien à dire, — y aurait même pas à piper mot de ces couillonnes de conférences, si elles n'avaient été l'occasion de faire de la propagande.

Dans la première réunion, le camarade Serny a éprouvé combien il en coûte de penser autrement que catholiques et protestants.

Etant chez des protestants, il les a cru logiques avec leur étiquette et a voulu protester à son tour, — le naïf!

En guide de protestation contre les gourdifleries bondieusardes il lança, à la volée, quelques poignées de journaux libertaires dans la salle.

C'était pas méchant, hein?

C'est un truc qui se pratique dans toutes les réunions sans offusquer personne, — sauf chez les protestants.

Illico, la police sauta sur le râble du copain et lui ordonna de le suivre.

Emoustillé par cette intervention, le gas gueula au nez des roussins : « Vive l'anarchie! »

Du coup, la pestaille ne s'est pas contentée de le fiche dehors, — elle l'a foutu dedans! Il va passer en police correctionnelle pour cris séditieux, et on lui prouvera, clair comme du jus de réglisse, que la république et la liberté ça fait deux.

Dans la dernière conférence des abrutisseurs, Bordat a pris la parole ; pendant 40 minutes il s'est attelé à démantibuler les conférences précédentes et, aux applaudissements de la salle, il a montré le rôle néfaste des religions et des croyances divines, en accumulant une foultitude de preuves scientifiques et indiscutables.

Les socialos à la manque qui bavent que les anarchos ne vont pas propagander chez les réactionnaires ont brillé par leur absence, — parce qu'il n'y avait pas d'élections en perspective!

Ce que ces birbes là n'ont pas fait, — deux camarades l'ont fait, — sans se laisser intimider par la police d'une municipalité socialiste.

Aussi, riche propagande pour nos idées.

Toujours Gugusse!

Denain. — Il y a cinq semaines arrivait à Denain, pour travailler au bagne Verriocal, le camarade Bernard, un bon petit fieu de 19 ans, qui n'a pas frio au mirettes ; il fut embauché de suite. Malheureusement pour lui!

Dans la nuit de samedi, le Gugusse en question, le mannequin à Houtard, faisait sa ronde, — plutôt au point de vue des saloperies qu'au point de vue du travail, car ce dégoûtant personnage pratique en grande largeur le droit de cuissage sur les malheureuses jeunes filles embauchées à la verrerie, à cette seule condition.

Salaud va!

Comme le sac-à-mistoufles passait devant la place du compagnon il le vit fumant une cigarette à quelques pas. Illico il l'apostropha, le traitant de feignant et d'ivrogne.

Le gas allait riposter, mais il n'en eut pas le temps : il fut saisi à la gorge et renversé par le concierge de la boîte ; ça fait, le directeur, le concierge et le magasinier lui tapèrent dessus kif-kif des enragés.

Et Gugusse faisait son malin! Tandis qu'ils étaient à trois à s'acharner sur la victime, la brute lui gueulait : « Bouge donc, feignant! »

Ce qu'il y a de triste dans un coup pareil, ce n'est pas que le concierge aide Gugusse, il a été gendarme, y a donc rien d'étonnant à ce qu'il soit vache!

Mais, que dire de la vingtaine de verriers présents qui ont laissé tarabuster leur camarade sans intervenir. Ils ne savent donc pas qu'un de ces quatre matins, s'il lui prend fantaisie de les tambouriner, le Gugusse ne s'en privera pas. Se laisseront-ils assommer l'un après l'autre?

C'est qu'il n'y va pas avec le dos de la cuillère le bandit! Le camarade en est quitte avec un doigt cassé, deux ou trois trous dans la tête, le cou tout écorché et les reins couleur de la robe de la femme à Joseph!

Il n'en est d'ailleurs pas à son coup d'essai le maudit sac-à-mistoufle, — si ce n'est pas sous une forme c'est sous une autre.

Deux jours avant, deux copains étaient encore ses victimes : l'un le compagnon Cobert était renvoyé et mis à la porte de son logement dans les 24 heures ; l'autre, Bacigalupo, encaissait huit jours de mise à pied. Le premier pour refus de se laisser tondre, le second pour avoir eu le sacré toupet d'être malade et d'avoir, de ce fait, perdu une journée.

Si le Gugusse avait deux liards de jugeotte et n'en pinçait pas pour se faire bourrer de marrons pire qu'une oie, il mettrait un bouchon à ses crapuleries.

Déjà le mois dernier, on l'a foutu à la porte de la Maison du Peuple avec perte et fracas.

Ça devrait lui suffire, bondieu!

RAQUILLON.

Engueulage d'un exploiteur

Dijon. — Plus les bourgeois sont riches et puissants, plus ils sont durs, rosses et crapules pour les prolos.

Mossieu Frédéric Munier, le plus grand liquoriste du patelin, ne fait pas exception à cette maudite règle.

Dans la commune de Chambolle-Mézigny, à 18 kilomètres de Dijon, il a un château et des vignes, où, l'autre semaine, on faisait la vendange.

Un matin, à 6 heures et 1/2, comme il s'amenait sur la place où s'embauchent les vendangeurs, voilà que quelques bons bougres se mettent à l'entreprendre d'une riche façon :

— Vous n'êtes pas honteux, qu'ils lui font, de coller 3 fr. 50 par jour à un homme, sans le nourrir ni le coucher, tandis que les petits vignerons, — moins au sac que vous, espèce de bouffe-tout! — donnent la même somme avec, en plus, la croustille et le coucher.

— Moi qui vous parle, lui gueule un autre, j'ai soupé de votre fiole! Hier j'ai travaillé chez vous et, ma journée finie, il m'a fallu rajouter cinq sous à ma paye pour pouvoir manger et coucher.

Là dessus, voilà les prolos qui s'émoustillent. Quand le proprio a vu que ça allait grêler, il a mis sa peau à l'abri : il s'est esbigné dardar.

Et ça, à la grande hilarité de ses confrères vignerons, de qui il est aussi détesté que du populo qu'il exploite.

Quelques engueulades du même tonneau et il n'en faudra pas plus pour que ce capitalo devienne moins grippe-sous.

Riche froideur

Marseille. — Un bon fieu m'écrit :

L'autre soir, j'ai lu aux dépêches du *Petit Provençal* : « Les souverains russes sont arrivés à Paris à 10 heures; l'enthousiasme est complet; des applaudissements frénétiques ont éclaté à leur apparition. Le tsar a été vivement ému de cette manifestation partant du peuple... » Est-ce qu'à Paris, le peuple serait si cruche que ça encore? »

Non, l'ami, non! Il n'y a de vrai dans ce racontar de ton quotidien que l'*émotion* du tsar. Oh oui, il était ému! Mais son émotion n'avait pas pour cause l'enthousiasme du populo.

Quoi qu'on en ait dit, le populo était aussi froid et je m'enfoutiste que le tsar était ému et pâle.

Les quotidiens ont été payés pour nous monter le coup, et voilà tout!

Ceci dit, laissons la parole au camaro :

« Ici, à Marseille, tous les édifices publics avaient illuminé et des curieux venaient reluquer le tableau. Mais, dans les centres ouvriers, on blâmait ferme les républicains qui n'ont démoli la monarchie que pour s'associer avec le plus autocrate des empereurs; d'autre part, dans les milieux patronaux, les singes sont tous d'accord pour dire que grâce aux fêtes franco-russes les impôts vont augmenter.

« En somme, si le tsar s'était amené à Marseille, la réception n'aurait pas été frénétique!

« Quelle société dégueulasse que celle que nous subissons! Ce soir, rien qu'au restaurant où je vais prendre mes repas de 10 à 12 sous, il est passé huit mendigots chinant, qui une soupe au mastroquet, qui un guignon de pain aux clients.

« Et cela au moment même où, à Paris, le chien du tsar — celui qui a des poils de 17 centimètres de long — mange dans un salon servi par des larbins qui s'agenouillent presque devant cet animal.

« Ici, nous voyons des pauvres diables fouiller dans les immondices et disputer aux chiens (pas du tsar) une pitance pêchée dans les ordures.

« Quelle dégoûtation! J'en serre les poings de rage. »

RICHES INITIATIVES

Le camarade Condom, photographe, 3, avenue Thiers, à Lyon, vient d'avoir une chouette idée pour aider à la prochaine éclosion de *La Clameur*.

Voici la combinaison dont bénéficieront tous ceux qui se présenteront chez lui avec le bon ci-dessous :

Sur le prix total de leurs commandes, 10 pour cent seront versés à la caisse de *La Clameur* et donneront droit à un abonnement pour la somme de ces quarante pour cent.

Par exemple, supposons un camarade qui s'offre une douzaine de photographies à 5 fr. Sur cette pièce de cent sous, il y aura 2 francs pour *La Clameur* et, en outre, le camarade aura droit à 2 francs d'abonnement à *La Clameur*, soit à recevoir le journal pendant 40 jours.

S'il commande pour 10 francs de photographies, 4 francs seront pour *La Clameur* et il aura droit à 80 jours d'abonnement.

Bon-Prime de LA CLAMEUR

Versement à effectuer au journal _____

_____

Abonnement à servir à _____

_____

pour _____ *mois.*

Un camarade d'Angers Burgevin, cordonnier, quai Gambetta, emboîte le pas à Condom.

Seulement, comme dans la grôle les bénefs ne sont pas aussi considérables que dans la photographie, c'est **dix pour cent** sur les commandes ou achats qui lui seront faits avec le bon de la *la Clameur* que le camarade versera pour le journal

Ces dix pour cent donneront droit au bénéficiaire à un abonnement à *la Clameur*.

—o—

Inutile de revenir sur la combinaison de Mercier, cordonnier à Trélazé, qui aux camarades lui versant, en bloc ou par fractions, les 2 . 50 d'un petit coupon de *la Clameur*, offre la chance de se faire confectionner à l'œil une paire de croquenots.

Conférences pour "La Clameur"

PAR

J.-B. Broussouloux

A Saint-Chamond, à Grand-Croix, à Saint-Paul-en-Jarret et à Izieux.

Ordre du jour : 1° Le mouvement syndical devant la question sociale.

2° La Grève Générale.

Entrée : 0 fr. 20.

NOTA. — Des affiches annonceront le jour et l'heure où ces réunions auront lieu.

Communications

Paris. — Les *libertaires* des Xe XIe arrondissements, réunion jeudi et dimanche, salle du Commerce, 91, faubourg du Temple. Jeudi, conférence par le camarade Roger Sadrain qui traitera de la Patrie et du Militarisme. Les jeunes sont spécialement invités. Dimanche, on traitera de la prostitution.

— Dimanche, 25 octobre, balade aux environs de Paris, suivie de banquet, bal, jeux divers, fête de nuit. Aller et retour en voiture.

On peut, dès aujourd'hui, prendre des cartes au *Libertaire*, à *La Sociale*, aux *Temps Nouveaux*, et chez le camarade Lafont, 264, avenue Daumesnil.

Prix : 3 fr. 50 (Voyage et banquet compris). Les dames sont admises.

Le prochain numéro donnera l'heure et le lieu du départ.

— *Groupe de propagande libertaire* du XIe, réunion samedi 17 courant, à 8 1/2 du soir, salle Julien-Juge 127 bis, avenue Philippe-Auguste, au premier.

On traitera du socialisme étatiste-liberticide, et du socialisme libertaire.

Tous les copains du 20e sont convoqués afin de s'entendre pour l'extension du groupe. Urgence.

— *Jeunesse libertaire* du XIXe, samedi, réunion 36, rue d'Allemagne.

Jeunesse libertaire du XIIe. — Le groupe a pour but, soit par lectures, soit par causeries, d'inculquer aux jeunes le sentiment de la révolte.

Réunion le lundi 19 octobre, salle Mathieu, 8, place Daumesnil, au 1er étage.

Puteaux. — Les *libertaires* de Puteaux organisent pour le samedi 17 octobre, à 8 h. 1/2 du soir, salle Paulus, 71, rue de Paris, une grande conférence publique et contradictoire.

Ordre du jour : L'Eglise et l'Anarchie.

Orateurs inscrits : Teunevin, Tortelier, Murmain.

Prix d'entrée : 0 fr. 30.

Clichy. — Les *libertaires* de Clichy et de Leval-lois-Perret. Dimanche 18 octobre, à 2 h. 1/2. 123, Bd-National.

Saint-Etienne. — Tous les camarades sont convoqués pour le samedi 17 courant, à 8 h. du soir, *au bon coin Stéphanois*, en face le théâtre

Organisation des conférences Broussouloux. Urgence.

Les camarades ayant décidé de se rendre au Bessat pour voir le lever du soleil, un camarade fera un cours d'astronomie. Départ à minuit.

Béziers. — Les camarades sont invités à la réunion qui aura lieu dimanche 18 octobre, à 2 heures de l'après midi au local convenu.

Ordre du jour : Organisation de conférences ; propagande en campagne ; souscription pour *La Clameur*. Urgence.

Dijon. — Tous les camarades sont priés de se réunir très exactement, dimanche 18 courant, à 3 heures de l'après-midi, salle Colot, rue Monge.

Il y a extrême urgence, une question importante étant à discuter sans retard.

Marseille. — Dimanche 1er novembre, brasserie Noailles, salle des fêtes, entrée rue Thubaneuse, 49, grande soirée familiale au bénéfice des *Temps Nouveaux*.

Poésies et chants révolutionnaires par divers camarades.

Causerie sur le militarisme par un jeune camarade.

Sauterie intime.

Cotisation : 0 fr. 40 par personne.

Nota. — Il n'y aura pas de communication sdans les journaux locaux.

Perpignan. — Les libertaires se rencontrent tous les mardis à 8 h. 1/2 du soir, au café Bigorre, en face le collège.

Amiens. — Les camarades sont invités à la réunion qui aura lieu dimanche prochain, 18 octobre, à 5 heures du soir, salle Butiaux, 74, rue Saint-Leu.

Sujet : **La Clameur.**

Urgence.

Troyes. — Les libertaires troyens se réunissent dimanche matin à 10 heures, chez Nolot, rue Voltaire. Les organisateurs de la conférence Tortelier sont priés d'y assister. Extrême urgence.

Le Chambon. — Dimanche, 18 octobre, soirée familiale chez Frachou, rue Limouzin-Descours. Causerie par le camarade Damas.

Les lecteurs des *Temps Nouveaux*, de *La Sociale* et du *Libertaire* sont invités.

Lyon. — Quelques camarades ont décidé la création d'une revue mensuelle d'études sociales dans cette ville.

Elle aura pour titre « La Jeunesse Nouvelle ».

Donner à l'Idée une nouvelle expansion en s'adressant à des milieux jusqu'à présent non directement visés : fournir à la propagande une manière plus locale et plus autonomique de se développer ; permettre aux activités de se produire plus facilement et plus utilement en agissant sur des éléments connus, tel est en ses grandes lignes, le but dont se sont inspirés les initiateurs.

Une revue mensuelle mieux que tout autre moyen a paru susceptible de satisfaire à ses désirs : son existence modeste ne pouvant nullement gêner celle des organes déjà en fonctionnement.

La tâche est difficile, ardue, mais digne d'être tentée ; pour être menée à bien, tous les concours, toutes les bonnes volontés sont nécessaires. Il est à souhaiter que ceux qui s'intéressent aux tentatives hardies et persévérantes veuillent bien le comprendre, et que moralement et matériellement ils ne restent pas sourds à l'appel qui leur est adressé.

N.-B. — La date de l'apparition prochaine de la revue sera ultérieurement fixée. Des listes de souscription sont à la disposition des camarades qui voudront bien en faire la demande.

Pour cela écrire au camarade Desgranges, 14, rue du Bœuf, Lyon.

On demande des correspondants et des dépositaires régionaux.

Pour tous renseignements et communications, écrire à l'adresse ci-dessus.

Petite Poste

A. Alexandrie — L. Marchienne — Agence, Genève — V. Reims — M. Troyes — V. Nimes — M. Tour du Pin — F. Amiens — C. Saumur — V. Tourcoing — E. Montpellier — J. Chalon-sur-Saône — N. Alger — W. Dijon — H. Nancy — H. Alais — O. Toulon — H. Angers B. Feuquières — S. Roubaix — F. Liège — M. Avignon — V. Alger — R. Romans — D. Béziers D. Villefranche — M. Vienne — Reçu règlements, merci.

— *C. Chambon* : le bouquin en question coûte 2 fr. 75. Envoie galette et on te l'expédiera.

— *T. Fromental* : prends les invendus et distribue les,

POUR AIDER A LA NAISSANCE DE LA CLAMEUR. — ROANNE. — Taris 0,60 ; un copain, 0,50 ; un dégoûté de la Société, 0,50 ; un pied plat, 0.50 ; un révolté, 0,50 ; Sagrue, 0,50 ; un pénard, 0,25 ; Marilhat, 0,50 ; L, D., 0,50 ; Le Sic, 0,10 ; Grassemagne, 0,50 ; un ennemi du czar, 0,50 ; Ravachiol, 0,50 ; A. R., 0,25 ; G. R., 1 fr. ; M. D., 0,25 ; C. R., 0,50 ; un copain, 0,50 ; a b c, 0,20 ; D., 0,50 ; Allier, 0,50 ; P., 0,75 ; Rimaud père, 0,50 ; Rimaud fils, 2 fr. Total : 12 fr. 60.

MARSEILLE (par Pitot). — Anonyme, 2 fr. ; X., 0,30 ; un enragé, 1 fr. ; un infatiguable, 2 fr. ; Vengeance, 0,50 ; anonyme, 0,50 ; anonyme, 0,50 ; anonyme, 0,50 ; anonyme, 0,50 ; un qui ne veut plus de patrons, 0,50 ; Emile qui se languit, 0,50. Total : 8,80.

Liste remise par Buffa André. — Un nez creux, 0,25 ; Lichtamory, 0,25 ; Menfouti, 0,25 ; un autre, 0,50 ; va-nu-pieds, 0,30 ; un pénard boiteux, 0,25 ; collecte faite à Saint-Gabriel, 3,25 ; un crève de faim, 0,30 ; ceux qui n'ont plus soif, 0,20 ; encore ceux qui n'ont plus soif, 1 fr. ; deux amis, 0,50 ; collection de bois sans soif, 0,80 ; Aimé, 0,25 ; H. Bios, 0,30 ; collecte au bar Barre, 1,60. Total : 8,75.

Liste remise par Castellanne. — Casimir, 1 fr. ; X., 0,30 ; Machin, 0,30 ; Y. J., 0,30 ; X., 0,30 ; Chose, 0,25 ; un barbare, 0,25 ; Révolté, 0,25 ; X., 0,25 ; X., 0,25 ; un copain, 0,30 ; un panseur, 0,30 ; sans verte, 0,25 ; Ivrogne, 0,10 ; Baudoin, 0,25 ; un meurt-de-faim, 0,25 ; un qui n'a pas soif, 0,50 ; un bourgeois, 0,24 ; Struggle, 0.10 ; Vas, geins ! 0.10 ; Rupin, 0,25 ; Sainte-Flemmasse, 0,25 ; Ravi-au-lit, 0,10 ; deux penseurs, 0,30 ; X., 0,15 ; un compagnon, 0,20 ; Liotard, 0,50 ; Luther, 0,10 ; pour la vie, 0,10 ; un convaincu, 0,30 ; un fatigué, 0,20 ; un compagnon, 0,20 ; Charles Gautier, 0,50 ; A. G., 1 fr. Total : 10 fr.

LYON. — Ogier, 5 fr. ; Berthet, 5 fr. ; excédent d'écot, 2,75 ; G. Domarain, 5 fr. ; collecte, 0,90 ; sous italiens, 4,50 ; un raseur lyonnais, 2 fr.

VIENNE. — Excédent d'écot, 1 fr. 25 ; Plautilin, 5 fr.

ST-ÉTIENNE. — Collecte à la soirée du jeudi 11 septembre, 15,40.

BRUXELLES (par Louvigny). — Aidons-nous, 0,15 ; X., 1 fr. ; X., 1 fr. ; Jean d'Antan, 0,20 ; Un déserteur qui n'aime pas le pendeur russe, 0,20 ; un ancien soldat qui voudrait faire les manœuvres avec le tsar, 0,20 ; un patriote, son obole pour l'alliance franco-knout, 0,50 ; Aidons-nous, 0,25 ; pour que les chauvins français reçoivent le knout, 0,20 ; zut pour le tsar, 0,20 ; ah la sale bête, elle a des poils à la gueule, 0,50 ; pour que Baptiste ne soit plus si gros, 0,25 ; un ouvrier peintre qui chôme pour ne pas travailler pour des voleurs, 0,25. Total : 8,55.

Deux tailleurs des Batignolles, 2 francs.

Souscriptions antérieures : 714 fr. 55.

Total : 787 fr. 45.

POUR LES PETITS MIGNOT. — Un gniaff du XVe 0,50 ; une paire de sous-pieds, 0,50 ; Paul Flétri, 0,50.

POUR POUSSER A LA ROUE DE LA SOCIALE. — Un gniaff du XVe, 0,50 ; Paul Flétri, 0,50 ; un ardennais, 0,50 ; K. Tacoma, 1,80 ; G. Domarain, 0,75.

Pour paraître le 1er novembre 1895

L'Almanach du Père Peinard

POUR 1897 (an 105)

Comme les années précédentes, l'Almanach sera farci de chouettes dessins, bourré de galbeuses tartines et aura une riche couverte illustrée en couleurs.

Prix : **25** *centimes*

Pour le recevoir franco, **35** *centimes*

Prière aux vendeurs de faire savoir au plus tôt le chiffre d'exemplaires qu'ils désirent afin de fixer le tirage.

Adresser les demandes aux bureaux de *La Sociale*, 15, rue Lavieuville (Montmartre), Paris.

Dépôts de la SOCIALE

AMIENS. — Richard, libraire, rue de la Hotoie. — Est aussi crié et porté en ville.

ANNONAY- Béraud Auguste, 3, rue des Aygas,

TRIGNAC. — Perrin, coiffeur.

BEAUVAIS. — Léveillard, libraire, 4, rue Saint-Jean. — Goullencourt, 4, rue Sènefontaine, crie en ville.

VALENCE, Royer et tous les kiosques de la ville

ANGERS, dans les kiosques et tabacs ; les vendeurs du «Petit Parisien» font le service à domicile.

VIENNE, Moussier, 25, rue Cuvière.

Le gérant : C. FAVIER.

Imprimerie C. FAVIER, 120, r. Lafayette, Paris

N° 76 **LA SOCIALE**, paraît le Dimanche 18 Octobre 1896

NICOLAS. — Dis donc, Félisque, tes fêtes, tes dîners, tout ça c'est très chouette, mais cet emprunt ?

FÉLISQUE. — T'inquiète pas, Nicolas, ils sont chauffés, ça marchera.